

Notre besoin de consolation

Hervé Dumez

*Tout ce que je possède est un duel,
et ce duel se livre à chaque minute de ma vie
entre les fausses consolations
qui ne font qu'accroître mon impuissance
et rendre plus profond mon désespoir,
et les vraies, qui me mènent vers
une libération temporaire.
Perds confiance, car chaque jour
n'est qu'une trêve entre deux nuits.
Espère, car chaque nuit n'est
qu'une trêve entre deux jours.
(Stig Dagerman)*

Quel homme, parce que son enfant lui a infligé la souffrance indicible de mourir avant lui, parce qu'un être adoré a cessé de l'aimer, ou pour tout autre douleur qui lui a fait perdre le bonheur simple de marcher sur une plage un soir de fin d'été, n'a de toutes ses forces cherché la consolation ?

Boèce, ayant subi la torture et dans l'attente de sa mise à mort sur ordre de l'empereur Théodoric, sur sa couche, les membres brisés, croit voir entrer dans sa cellule de Pavie une femme douce et belle. Et il a juste la force d'écrire sa *Consolation de la philosophie* avant son exécution. Mais peut-on espérer consolation de la philosophie ?

Stig Dagerman n'en reçut pas. Ses livres connurent un immense succès en Suède et dans le monde. Il fut marié deux fois, deux fils et une fille lui furent donnés. En 1952, il écrivit *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*.

Assis devant le feu, la mort soudain s'insinuait en lui. Il la percevait tout d'abord dans le poids de la neige sur le toit, dans les murs, puis elle se glissait dans la chaleur et jusque dans son sang. L'écriture lui apportait la gloire et l'argent, mais n'apaisait pas l'angoisse de penser qu'il n'atteindrait jamais son but espéré, être certain d'avoir touché par ses mots le cœur du monde. Comme un homme qui marche sans bruit dans la forêt, épaule, vise et souvent rate l'animal qu'il a fini par lever, il cherchait à attraper la moindre des consolations fugitives : quelques vocables sur le papier en une ligne harmonieuse, un moment d'intense



liberté éprouvée, un animal pris dans les bras et aux battements de cœur tout proches, mais qui lui paraissaient bientôt sarcastiques. La vie lui était devenue un voyage imprévisible entre des lieux qui n'existent pas, le désespoir une série de poupées russes dont la dernière aurait renfermé un couteau, une lame de rasoir, un poison, une eau profonde, un trou sans fond. Les bonheurs se tenaient désormais hors du temps : une femme aimée, une caresse, la joie que l'on donne à un enfant et l'éclat de son rire, le frisson de la beauté. S'était perdu ce qui faisait à ses yeux toute sa valeur, le pouvoir de muer son désespoir, ses dégouts, ses faiblesses, en la beauté des mots.

Il pensa trouver consolation dans le silence, en lui-même, en se répétant qu'il était encore un homme libre, un individu inviolable, un être souverain à l'intérieur de ses limites. Mais Boèce a sans doute raison avec son pauvre petit

livre. Si dérisoires que soient les mots, il ne peut y avoir de consolation que par eux, dans un dialogue toujours fragile et difficile entre celui qui pleure sans plus pouvoir parler et un autre qui est extérieur à sa douleur et les prononce comme il le peut. Deux ans après ces dernières quelques pages, une année après avoir épousé Anita Björk au sourire si radieux et sans avoir écrit une autre ligne, sans s'expliquer, un de ces soirs d'automne dont le frisson s'en vient de plus en plus tôt, il perdit le duel qui l'opposait à lui-même et se suicida au gaz dans le garage de sa maison d'une banlieue de Stockholm. Son nom était Stig Halvard Jansson. À dix-huit ans, il l'avait changé en Stig Dagerman. Dager est un mot qui exprime la lumière de l'aube ou l'espoir ■

Référence

Boèce (2002) *Consolation de la philosophie*, Paris, les Belles Lettres.

Dagerman Stig (1981) *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, Arles, Actes Sud.

Foessel Michael (2017) *Le temps de la consolation*, Paris, Point.